

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2016)
Heft: 3

Artikel: La transmission d'une doctrine : les tactiques d'infiltration de la Deutsches Heer au groupe Etat Islamique
Autor: Fontanellaz, Adrien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-781415>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Un groupe de combat des *Stosstruppen* allemands photographié en 1917
(Photos © Wikcommons)

Forces spéciales

La transmission d'une doctrine : Les tactiques d'infiltration de la Deutsches Heer au groupe Etat islamique

Adrien Fontanellaz

Membre du comité scientifique du CHPM, cofondateur du blog collectif *L'autre côté de la colline*

La paternité des tactiques d'infiltration, dans leur acception contemporaine et si menée à grande échelle, peut être attribuée à la *Deutsches Heer* de Guillaume II. Des officiers allemands comme le capitaine Willy Rohr étaient confrontés à l'impossibilité de percer la ligne de front à l'Ouest en usant des tactiques d'infanterie traditionnelles à l'ère de la mitrailleuse et du canon et élaborèrent progressivement de nouveaux modes opératoires. Ces expérimentations se traduisirent par une nouvelle doctrine grâce à l'appui de la direction suprême de l'armée, formalisée en janvier 1918 par la parution d'un nouveau manuel, *Der Angriff im Stellungskrieg*. La nouvelle pratique remplaçait l'avance linéaire de l'infanterie par des opérations beaucoup plus fluides menées simultanément par des groupes autonomes suivant plusieurs axes de progression et devant s'infiltrer dans les lignes adverses. Ces groupes contournaient au besoin les positions les mieux défendues afin de s'enfoncer le plus possible dans la profondeur du dispositif ennemi et de provoquer son effondrement. L'avance devait donc se poursuivre coûte que coûte et aussi longtemps que possible afin de ne pas laisser à l'adversaire le temps de se reprendre. En corollaire, l'organisation des sections d'infanterie changea elle aussi radicalement, leur cœur étant dorénavant constitué par les mitrailleuses, dont les fusiliers devaient appuyer l'action.

Cette doctrine favorisait également la combinaison des armes, l'artillerie renonçant à ses barrages massifs et continus en faveur de tirs brefs mais concentrés, demandant une planification poussée, et visant des objectifs précis. Mettant à profit ses qualités intrinsèques, telle que la pratique alors déjà ancienne de l'*Auftragstaktik*, la *Deutsches Heer* parvint à ré-entraîner en quelques mois un nombre suffisamment important de divisions pour appliquer ces nouvelles tactiques de manière massive lors des grandes offensives de la dernière chance de 1918, remportant des succès aussi éclatants – le front allié fut rompu à plusieurs reprises – qu'éphémères car elle n'avait plus les moyens de les exploiter.

La mutation japonaise

Rétrospectivement, il n'est guère surprenant que l'héritage des *Stosstruppen* ait suscité un fort intérêt chez les officiers de *Dai-Nippon Teikoku Rikugun*, l'armée impériale japonaise, envoyés en Europe à l'issue de la Première guerre mondiale afin de s'initier aux nouvelles pratiques développées par les belligérants durant cette dernière, et que les tactiques d'infiltration allemandes furent largement intégrées dans le manuel d'infanterie japonais de 1928. En effet, après une brève période durant l'ère Meiji durant laquelle elle s'inspira de l'armée française, ce fut vers l'Allemagne que se tourna l'armée impériale japonaise, une institution alors encore récente, après la guerre franco-prussienne de 1870. Ainsi, le manuel d'infanterie de l'armée impériale de 1898 était déjà dérivé des régulations de campagne de la *Deutsches Heer* alors que les « principes de commandement » de 1914, relatifs à la conduite des grandes unités, étaient une traduction d'un manuel allemand publié en 1910.

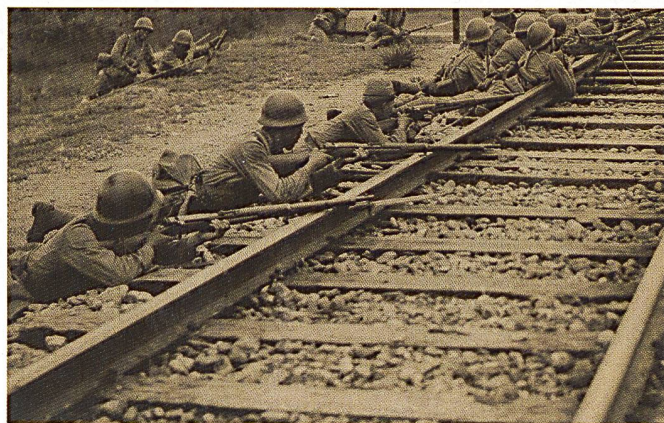
L'armée impériale japonaise ne se limita cependant pas à copier les tactiques allemandes. Postulant que leur ennemi principal serait l'armée rouge en Mandchourie et que cette dernière serait inévitablement très supérieure sur les plans matériels et numériques, les militaires nippons centrèrent leur doctrine sur l'emploi d'une infanterie vouée à mener des opérations offensives en privilégiant la manœuvre. Cette dernière, ne pouvant pas être motorisée pour des raisons de coût, et opérant dans tous les cas sur un théâtre d'opérations pauvre en voies de communications, devait malgré tout être capable de mener des manœuvres rapides visant à déborder ou encercler l'ennemi. Les officiers japonais tentèrent de surmonter ces contradictions en structurant l'entraînement, la logistique, l'organisation et l'équipement de leurs unités de manière à les rendre aussi mobiles que possible. De fait, à partir de la fin de la guerre russo-japonaise, un véritable culte de l'offensive se développa, s'appuyant également sur la conviction que des facteurs intangibles, comme

le *Yamato Damashii* (l'esprit de Yamato) ou le *Seishin* (la force de la volonté individuelle) permettaient, pour autant qu'ils soient suffisamment cultivés, de surmonter une certaine infériorité matérielle. Il en résulta que cette confiance dans les vertus martiales supposément propres à ses soldats associée à un manque certain de ressources, poussa l'armée impériale japonaise à confier à son infanterie un rôle dominant, l'emploi d'armes comme l'artillerie ou les tanks étant strictement subordonnés aux besoins de celle-ci.

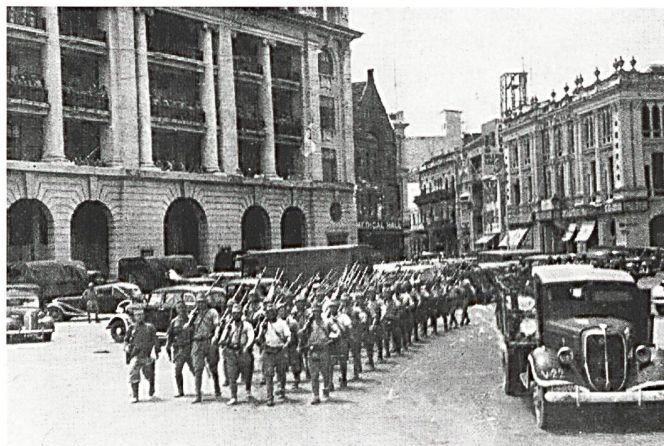
Sur le plan tactique, l'infanterie devait adopter une pratique systématique de l'offensive, l'adoption d'une posture défensive ne se justifiant que comme mesure temporaire précédant de nouveaux assauts, et s'efforcer de contourner l'ennemi au moyen d'attaques en tenaille, tout en le fixant à l'aide d'un rideau de troupes chargé d'attirer son attention sur son front. Dans ce contexte où la manœuvre et le choc prédominaient sur le feu, les officiers avaient pour instruction d'éviter les attaques frontales et bénéficiaient d'une autonomie tactique importante, nécessaire afin d'exploiter une situation fluide, alors que les attaques de nuit étaient favorisées. Le combat au corps-à-corps, domaine d'excellence supposé du soldat nippon, était systématiquement recherché car il réduisait l'impact des appuis de l'adversaire. En revanche, les Japonais ne prêtèrent pas la même attention que les Allemands à l'artillerie, qu'ils engagèrent rarement de manière concentrée, se limitant bien souvent à des tirs directs de pièces détachées au plus près des fantassins. *In fine*, l'armée impériale sacrifia délibérément la puissance de feu en faveur du choc et de la manœuvre. Ces méthodes lui permirent de remporter une série de victoires ininterrompues contre les Alliés durant les six premiers mois de la guerre du Pacifique, sur des terrains qui favorisaient ses tactiques.

Du Japon impérial à la Chine communiste

L'Armée Populaire de Libération chinoise (APL) surprit la planète entière durant les derniers mois de l'année 1950 lorsque deux de ses groupes d'armée, chapeautant neuf armées de campagne totalisant environ 300'000 hommes, franchirent le fleuve Yalu et boutèrent les forces de l'ONU hors du territoire nord-coréen. Cette force massive, mais pratiquement dépourvue d'artillerie et ne disposant pas de tanks ni de moyens mécanisés, appuyée par une chaîne logistique rudimentaire et dont les communications entre unités dépendaient en grande partie d'estafettes - voire au combat, de sifflets, trompettes et gongs - prit l'ennemi par surprise. Manœuvrant en terrain montagneux et dans un climat glacial, les Chinois forcèrent à plusieurs reprises de grandes formations motorisées ennemies à retraiter en catastrophe pour éviter l'anéantissement après être tombé sur leurs arrières. Les tactiques utilisées auraient pourtant été familières pour des vétérans des campagnes de Malaisie et de Birmanie en 1942. Les soldats communistes cherchaient eux aussi l'imbrication, attaquaient le plus souvent la nuit et s'infiltraient dans le dispositif ennemi, exploitant immédiatement la moindre brèche pour y pénétrer en force tout en contournant les points de résistance pour déboucher aussi rapidement



Soldats de l'armée impériale japonaise immortalisés par un photographe du magazine Asahigraph en septembre 1937, près de Pékin. (via © Wikicommons)



L'heure du triomphe ; les troupes japonaises entrent dans Singapour en février 1942, à l'issue d'une campagne de deux mois contre les forces britanniques en Malaisie. (Imperial War Museum via Wikicommons)



Une colonne de l'APL entrant en Corée du Nord (via Wikicommons)

que possible sur les arrières de l'adversaire et y établir des barrages.

De fait, au moins deux raisons peuvent expliquer ces similitudes entre armée impériale japonaise et APL. Dans un premier temps, les tactiques des *Stosstruppen* n'étaient pas inconnues en Chine, l'Allemagne ayant dépêché dans les années trente une mission d'assistance militaire, commandée successivement par Hans Von

Seeckt, l'architecte de la *Reiswehr*, puis par le général Von Falkenhausen, afin de soutenir la modernisation de l'armée nationaliste. Des conseillers militaires allemands enseignèrent ainsi à l'académie militaire de Whampo et entraînaient directement huit divisions avant que l'alliance entre le III^e Reich et l'empire du Japon ne mette fin à leur présence. Cet enseignement se transmet par la suite aux ennemis jurés des nationalistes, probablement par le biais de déserteurs, et à la fin des années quarante, l'APL compta au moins un officier supérieur qui anima des séminaires portant sur les méthodes des *Stosstruppen*.

Surtout, à partir de 1937, les communistes chinois affrontèrent les Japonais aux côtés de leurs rivaux du Guomindang, et furent donc confrontés directement à l'efficacité des tactiques de l'armée nipponne. Ils s'en inspirèrent, étudiant tout particulièrement l'opération Ichi-Go, la plus grande offensive jamais menée par l'armée japonaise, qui intervint entre les mois de mai 1944 et de janvier 1945 dans le Sud de la Chine. Ce processus d'apprentissage fut facilité par un nombre réduit d'anciens soldats japonais qui servirent dans l'APL dans l'immédiat après-guerre. C'est ainsi tout naturellement que l'armée communiste mit à profit cette expérience lors de sa rapide montée en puissance à partir de la fin de la guerre du Pacifique, puis lors des grandes campagnes qui lui permirent, entre 1946 et 1949, d'écraser les forces nationalistes.

Une méthode révolutionnaire

Le Vietminh développa lui aussi des méthodes similaires lorsque il développa le corps de bataille qui lui permit de triompher à Dien Bien Phu. Ce processus fut probablement aidé par la présence d'anciens soldats de l'armée impériale japonaise qui rallièrent le mouvement nationaliste vietnamien et combattirent à ses côtés durant les mois qui suivirent la capitulation du Japon et surtout par l'important soutien prodigué par la République Populaire de Chine à partir de 1949. Les guerres de libération chinoises et vietnamiennes devinrent bientôt iconiques et suscitèrent de multiples ouvrages largement diffusés, à commencer par ceux écrits par Mao. Nombre de mouvements insurrectionnels s'en inspirèrent dans les décennies suivantes, avec plus ou moins de succès, sur les plans politiques aussi bien que militaires, comme le *Sendero Luminoso* péruvien, la *National Resistance Army* (NRA) en Ouganda, ou encore le *Janathā Vimukthi Peramuṇa* au Sri Lanka. Plus récemment, des théoriciens djihadistes s'appuyèrent sur ce corpus pour développer leurs propres théories. De plus, la Chine de Mao, devenue rivale de l'URSS au début des années soixante, ne ménagea pas ses efforts pour soutenir et encourager les groupes révolutionnaires se tournant vers elle. Ce soutien se traduisit notamment par l'entraînement de cadres, le plus souvent en Chine, dont bénéficièrent des groupes aussi divers que l'Union Nationale Rwandaise extérieure ou le Front de Libération de l'Erythrée (FLE). Le petit groupe d'érythréens formé en Chine, qui incluait Issayas Afewerki, actuel président de l'Erythrée, fut ensuite à l'origine d'une scission qui donna naissance au Front Populaire de Libération de l'Erythrée (FPLE).

Le Front Populaire de Libération du Tigré (FPLT) constitue une excellente illustration de l'influence des doctrines chinoises et vietnamiennes. Fondé en février 1975 autour d'un petit noyau d'étudiants marxistes qui prirent le maquis afin de lutter contre le régime du Derg éthiopien qui avait succédé au dernier roi des rois, et quasiment privé de soutiens extérieurs, à l'exception de la formation prodiguée par le FPLE à une quarantaine de ses membres, ce mouvement parvint à créer une force semi-régulière de toute pièce, passant de trois sections en octobre 1975 à neuf compagnies moins d'une année plus tard. Au début de 1989, il était devenu capable de déployer entre cinq et sept divisions régulières, après avoir éliminé d'autres groupes insurgés dans le Tigré et résisté à plusieurs offensives majeures lancées par une armée éthiopienne massivement soutenue par l'Union soviétique. Durant ces années, le front appliqua des tactiques très proches de celles de l'APL, déployant par exemple systématiquement quatre éléments lors de l'attaque d'une position adverse. Un premier groupe de taille réduite devait infiltrer le dispositif ennemi pour y semer la confusion en ciblant son poste de commandement alors qu'un second groupe, pourvu d'armes collectives, était chargé de fournir l'appui-feu et que deux autres éléments devaient soit lancer des attaques simultanées contre des secteurs différents soit converger et se concentrer sur un point critique de la défense ennemie. En février 1989, les forces régulières du FPLT anéantirent à Shire le 604^e corps de l'armée éthiopienne, fort de quatre divisions. Shire fut le point culminant d'une campagne de deux mois initiée par les gouvernementaux. Ce triomphe marqua le début de la fin de la dictature du Derg, qui tomba en 1991 à la suite d'une série d'offensives de grande ampleur menées par le FPLE et le FPLT en Erythrée et en Ethiopie.

Les faiblesses d'un mode opératoire

Il serait pourtant illusoire de croire que les victoires retentissantes remportées par l'armée impériale japonaise, l'APL ou encore le FPLT grâce à l'usage de ce qui peut être brièvement résumé comme des tactiques d'infiltration, ou encore l'emploi quasi-exclusif d'une infanterie légère palliant une puissance de feu inférieure par la manœuvre, menées aux niveaux opératifs et tactiques, offriraient une recette universelle garantissant la victoire. De fait, taillée sur mesure pour affronter l'armée rouge dans les plaines de Mandchourie, la doctrine japonaise révéla ses graves insuffisances face à un adversaire mécanisé dès le mois d'août 1939 lorsque la 23^e division de l'armée impériale fut écrasée par les forces soviétiques durant l'incident du Nomonhan. Dans le Sud-Est asiatique, elle fut à nouveau contrée lorsque les Alliés cessèrent de vouloir établir des fronts continus et établirent des camps fortifiés autonomes et puissamment défendus capables d'être ravitaillés par air, neutralisant ainsi la mobilité des forces nipponnes. Celles-ci se trouvèrent alors contraintes de s'engager dans des affrontements où la puissance de feu redevenait critique et où leurs limitations logistiques et matérielles, prix de leur mobilité supérieure, les condamnaient à l'échec. Le culte de l'offensive propre à l'armée impériale se retourna



Août 1949, les forces communistes sont sur le point de mettre fin à la guerre civile chinoise après trois années durant lesquelles elles se montrèrent bien supérieures à une armée nationaliste pourtant mieux équipée. (via © wikicommons)

alors contre elle. La 15^e armée japonaise s'immola ainsi littéralement contre les bastions britanniques à Imphal et Kohīma en 1944.

En Corée, l'APL se trouva confrontée à un obstacle similaire lorsque la ligne de front se situa peu ou prou le long du 38^e parallèle où le front continu et puissamment défendu présenté par les forces de l'ONU empêcha toute tentative de débordement ou de pénétration en profondeur. Plus récemment, en 1985, il fallut des mois à la NRA pour prendre les villes de Mbarara et de Masaka, soit jusqu'à ce que leurs garnisons soient contraintes à capituler après avoir été réduites à la famine.

De fait, bien des armées qui se caractérisèrent par leur usage systématique des tactiques d'infiltration furent aussi promptes à en reconnaître les limites. L'armée impériale japonaise leva ses premières divisions blindées dès 1942 et, dans le Pacifique, renonça à ses dogmes offensifs après la chute de Saipan en faveur d'une logique purement attrionnelle en retranchant ses troupes dans des complexes fortifiés afin d'infliger à l'ennemi des pertes aussi élevées que possibles. L'APL donna suite dès 1951, essayant d'obtenir de l'URSS autant de pièces d'artillerie que possible, alors que le FPLT s'efforça

d'accroître sa puissance de feu en réutilisant les tanks et les pièces d'artillerie pris à l'ennemi, constituant avec le temps des unités interarmes. En règle générale, ces mouvements armés n'hésitent guère à monter en gamme et à se « conventionaliser » si les circonstances le leur permettent. Même la propagande du groupe État Islamique annonçait fin 2015 la création d'une unité blindée/mécanisée équipée de MRAP d'origine américaine et de T-55 capturés.

Théorie et pratique

Si l'objet du présent article vise à montrer certaines des connections par lesquelles les tactiques d'infiltration se sont répandues, il convient d'être prudent et de ne pas sous-estimer d'autres facteurs susceptibles d'expliquer leur apparition. En effet, si la transmission d'une doctrine « clés en mains » présente une explication théorique séduisante afin d'expliquer l'apparition de ces modes opératoires en des endroits séparés par le temps et par l'espace, il serait illusoire de négliger l'importance cruciale d'autre facteurs.

Ainsi, les mouvements insurgés constituent rarement dès l'origine des forces régulières vouées aux affrontements

conventionnels, mais débutent leurs activités avec une phase plus ou moins longue de guérilla qui, par essence, nécessite l'usage de petites formations flexibles et autonomes. L'expérience ainsi recueillie peut se traduire naturellement par l'adoption de tactiques de combat décentralisées, proches de celles des *Stosstruppen*, au moment où elles développent un corps de bataille régulier. De plus, les individus, tout comme les organisations, prennent forcément en compte, ou sont nécessairement influencés par, le contexte spécifique dans lequel ils évoluent. Même marqués par les écrits de Mao, les dirigeants militaires du FPLT se basèrent également sur la culture militaire locale pour élaborer leur propre doctrine. Les manuels utilisés dans l'école militaire de Hakfen, fondée en 1979 afin d'y former les cadres moyens et supérieurs du mouvement, avaient certes été rédigés à l'aide de manuels chinois et vietnamiens, mais intégraient aussi nombre d'enseignements issus de l'histoire militaire régionale, comme les campagnes des empereurs Yohannes et Ménélik au XIX^e siècle. Le FPLE érythréen, dont l'armature politico-militaire était une copie conforme du système maoïste, opta pourtant pour une posture opérative très différente, à contre-courant des préceptes de Mao, bâtissant très tôt une force régulière importante qu'il utilisa pour défendre pied à pied et des années durant sa redoute montagnaise du Sahel dans un combat du fort au fort, choix que ne manqua pas de lui reprocher le FPLT.

Conclusion

Malgré leurs faiblesses, les tactiques d'infiltration gardent toute leur pertinence car elles offrent à une force irrégulière la capacité de mener des actions offensives à grande échelle contre une force régulière à la puissance de feu supérieure. Durant ces dernières décennies, le tempo opérationnel a pu encore s'accroître par une motorisation rendue accessible par l'usage de pick-up en grandes quantités. Il est donc crucial pour les

armées occidentales de se préparer à les contrer, et ce d'autant plus que ces tactiques ne sont souvent pas immédiatement identifiées en tant que telles par ceux qui y sont confrontés et tendent à les confondre avec des attaques en masse ou des vagues humaines. Il convient cependant de ne pas leur conférer l'aura d'invincibilité que l'habile propagande du groupe État islamique tend à leur donner. Comme nombre de ses prédécesseurs, ce groupe a certes remporté des succès éclatants à l'aide de ces tactiques, comme la prise de Mossoul en juin 2014, mais aussi essuyé des échecs retentissants, à l'image du siège de Kobané entre septembre 2014 et janvier 2015, où il aurait perdu des milliers de combattants, pour des raisons très proches de celles ayant causé les défaites japonaises de Kohima et d'Imphal en 1944; l'incapacité à venir à bout d'adversaires retranchés dans des positions ne pouvant pas être contournées et appuyés par une forte puissance de feu.

A. F.

Bibliographie indicative

- Timothy T. Lupfer, *The Dynamics of Doctrine : The Changes in German Tactical Doctrine During the First World War*, Leavenworth Papers 4, 1981.
- Edward J. Drea, *Japan's Imperial Army*, University Press of Kansas, 2009.
- Russell Spurr, *Enter the Dragon : China's Undeclared War Against the U.S. in Korea, 1950-51*, Newmarket Press, New York, 1988
- Gebru Tareke, *The Ethiopian Revolution. War in the Horn of Africa*, Yale University Press, 2009.
- Aregawi Berhe, *A Political History of the Tigray People's Liberation Front (1975-1991): Revolt, Ideology and Mobilisation in Ethiopia*, Thèse publiée en 2008, Vrije Universiteit.
- Adrien Fontanellaz, « La Bataille de Shanghai, » article publié sur le blog *Militum Historia*, 20 octobre 2012.

La chute du régime du Derg, T-62 et T-55 détruits ou abandonnés devant les grilles du palais présidentiel d'Addis-Abeba en 1991. (DoD via © Wikicommons)

